

Tadeusz KOTULA

ORIENTALIA AFRICANA.
RÉFLEXIONS SUR LES CONTACTS
AFRIQUE DU NORD ROMAINE - ORIENT HELLÉNISTIQUE.

Dès les débuts de l'expansion continentale de la Carthage punique jusqu'à la fin de l'Afrique romaine, la modeste station routière d'Arae Philae-norum située au bout du golfe de la Grande Syrte à la frontière de la province de Cyrénaïque marquait la limite africaine culturelle et politique entre l'Orient et l'Occident. Deux témoignages littéraires l'attestent en particulier, encadrant toute l'histoire ancienne nord-africaine.

Se basant probablement sur une vieille tradition étymologique grecque, l'historien Salluste avait transposé au fabuleux passé le récit sur les deux frères Philènes, jeunes Carthaginois qui se sont laissés enterrer vifs pour fixer la frontière de leur pays¹. Mais il saute aux yeux que l'endroit était appelé *φιλαίνου βωμοί* dans les sources grecques plus anciennes, le premier mot conservant son singulier primitif relatif sans doute à un toponyme². Ce n'était que plus tard que le pluriel *φιλαίωνων* avait fait naître l'histoire romanesque sur les deux héros Philènes.

Aux derniers temps du diocèse d'Afrique, saint Augustin insistait sur une évidente différence historique et culturelle entre la Pentapolis de Cyrè-

ne, pays oriental de langue grecque, et l'Afrique romaine³. Ce témoignage d'un auteur tardif trouve sa confirmation cartographique sur la Table de Peutinger dans la succincte définition du lieu dit are Philenorum: fines affrice et cyrenensium⁴.

Dans ces pages, nous voudrions dégager les contacts qui, malgré des lieux communs légendaires sur une séculaire hostilité, unissaient les deux mondes que constituaient l'Afrique du Nord romaine et l'Orient hellénistique. Il nous convient de porter une attention toute particulière sur la Tripolitaine qui, englobant les territoires situés le long des deux Syrtes, servait de jonction entre les pays du Maghreb, l'Égypte et le Proche-Orient. Une liaison directe en était constituée par la route reliant les colonies tripolitaines à Cyrène et passant par les Autels des Philènes. Dans le sens plus large, il s'agit notamment de la grande magistrale côtière qui assurait la communication terrestre sur le secteur Carthage - Alexandrie⁵. On serait disposé à penser par avance qu'une artère si importante mettant en relation les deux capitales africaines a été dûment appréciée dans les sources anciennes et chez les chercheurs d'aujourd'hui. Rappelons le rôle stratégique primordial de la littoranea africaine au cours de la Seconde Guerre mondiale. Malheureusement, à travers les oeuvres des auteurs anciens - et à travers la littérature moderne - on ne trouve que des mentions éparses et plus ou moins fortuites sur la route en question. Il vaut toutefois la peine de rassembler de maigres informations témoignant de contacts qui, en réalité, devaient être d'une importance non négligeable⁶.

Evidemment, sans tenir compte de ce que les Anciens avaient raconté sur l'astuce des Philènes, l'histoire des relations réciproques entre les Grecs et les Puniques abondait en des guerres qui avaient également l'Afrique pour le théâtre. Vers la fin du VI^e siècle avant notre ère, l'expédition d'un prince spartiate Dorieus s'établit à l'embouchure du fleuve Kinyps dans un lieu distant d'environ vingt kilomètres vers l'est de la colonie de Lepcis Magna soumise à Carthage. A en croire Hérodote, ce fut seulement au bout de trois ans de durs combats que les Carthaginois aidés, le fait est remarquable, par une tribu voisine libyenne des Maces réussirent à chasser Dorieus et ses colons⁷.

Dans les siècles suivants, la frontière de Tripolitaine s'est stabilisée pro-

bablement sur les Autels des Philènes, ce qui constituait une solution en faveur de Carthage qui sut s'opposer à l'expansion grecque vers l'Ouest. Les villes et les comptoirs côtiers situés au rivage de la Grande Syrte s'enrichissaient grâce au trafic avec les tribus de l'intérieur et maintenaient sans doute des relations commerciales avec les colons grecs de la Cyrénaïque. D'après Strabon, un de ces comptoirs dépendants de Carthage nommé Charax possédait un marché où l'on échangeait du vin contre le silphium, plante médicinale très appréciée dont les Cyrénéens ont perdu le monopole d'exportation⁸. Mais il ne semble pas probable qu'une communication terrestre le long du littoral entre Cyrène et Lepcis soit régulièrement pratiquée sous la domination punique. Le récit de Diodore de Sicile sur l'expédition d'Ophellas nous permet d'imaginer comme sauvage et inhospitalière la région habitée par des tribus libyques non soumises. Le tyran de Cyrène appelé en 309 par son allié Agathocle pour lui porter secours dans ses opérations contre Carthage avait dû consacrer plus d'un an pour aboutir à Tunis, ne s'avancant que difficilement à travers la contrée dépourvue de rivières et de sources s'étendant depuis les Autels des Philènes jusqu'à la Petite Syrte⁹. Il est donc probable que la majeure partie du trafic de Carthage avec l'Orient grec se fit principalement par mer, ce qui permettait d'éviter les difficultés de la voie terrestre. En dehors du commerce de haute mer, le cabotage était toujours pratiqué le long de la côte syrtique. Une certaine idée d'une telle navigation nous est donnée par le Périple dit du pseudo-Scylax analysé tout récemment par J. Desanges qui lui attribue la date approximative de 360 avant notre ère comme un terminus post quem de la rédaction¹⁰. Il est bien compréhensible que l'auteur du Périple avait eu une connaissance assez faible de l'arrière-pays libyque en dehors des terres habitées par les populations proches du littoral syrtique dont les Maces, la grande tribu nomade de Nasamons est à peine mentionnée. Tout nous porte à penser que l'on peut généraliser ce fait. Nous devons aux auteurs grecs presque tout ce que nous savons aujourd'hui sur l'ancienne Libye. Mais ni les Grecs ni même les Carthaginois ne disposaient d'informations précises sur les parages orientaux du golfe de la Grande Syrte.

Qui plus est, l'ancienne historiographie ne nous avait transmis presque rien sur les contacts entre Carthage et l'Afrique du Nord orientale au temps

des guerres puniques. Ce n'était que vers les années soixante du II^e siècle que l'interventionnisme romain dans les affaires puniques, de plus en plus sensible dès le moment où, après Pydna, la Macédoine a été écartée de la lutte pour le pouvoir en Méditerranée, avait attiré l'attention des historiens anciens sur ce qui se passait dans la région syrtique. En 162/161, le pays côtier des Emporia échut définitivement à Massinissa favorisé par le Sénat de Rome¹¹. Mais si l'on suit le récit de Tite-Live¹², c'était déjà en 193 que le roi de Numidie avait envahi le territoire dépendant de Carthage. Poursuivant un chef numide nommé Aphter qui s'est revolté contre lui, il avait traversé l'arrière-pays des Emporia et s'était engagé jusqu'aux confins de la cyrénaïque le long de la côte tripolitaine¹³. S'il en fut ainsi, la cavalerie de Massinissa dut suivre le même chemin que jadis avait emprunté Ophellas dans le sens inverse.

Après la conquête des Emporia par Massinissa, eut lieu celle de la Tripolitaine et de toute la bande littorale jusqu'au bout du golfe de la Grande Syrte. Selon Appien, au moment de sa mort en 148, le vieux roi régnait sur l'Afrique du Nord entière depuis la Maurétanie jusqu'à l'Etat de Cyrène¹⁴. Mais, selon toute vraisemblance l'annexion de la Tripolitaine fut une conséquence immédiate et logique de la décision du Sénat qui avait concédé le territoire des Emporia à Massinissa¹⁵.

Les récits de Tite-Live et d'Appien sont les seuls qui ont jeté une certaine lumière sur les confins orientaux de l'Afrique entre la seconde et la troisième guerre punique. En dehors d'eux, il n'y a qu'un événement digne de mention. Ptolémée VIII le second Evergète, roi de Cyrène depuis 163, avait relaté dans ses Mémoires dont quelques fragments seulement sont parvenus jusqu'à nous, sa visite à la cour de Massinissa qui l'avait accueilli avec un luxe fastueux¹⁶. Cet épisode dont ni le lieu ni la date ne sont indiqués dans le mince fragment du livre VIII des Mémoires royaux et dont l'importance est généralement méconnue des savants modernes, mérite pourtant l'attention en tant que preuve unique mais irréfutable des relations entre le royaume oriental de Cyrène et le grand Etat "panafricain" créé par Massinissa¹⁷. Il est logique d'admettre que la rencontre des deux souverains ait eu lieu à Cirta, capitale de Massinissa. Quant à la date de l'événement, on ne peut que supposer que le voyage se soit effectué quelques

années après 161 soit à l'époque où une frontière commune avait mis en contact direct les deux royaumes aux Autels des Philènes¹⁸. A ce moment, le roi de Cyrène avait dû choisir l'itinéraire maritime qui lui permit d'éviter le territoire de Carthage et tous les inconvénients d'un long trajet terrestre. Le petit fragment de ses Mémoires d'un contenu entièrement apolitique ne nous permet pas de connaître le sujet des débats entre les deux puissants voisins, mais il paraît très probable que deux questions surtout étaient à l'ordre du jour. Il s'agissait au premier abord d'une normalisation générale des relations politiques à base des intérêts communs à deux ennemis de Carthage. Ensuite, le temps est venu pour traiter des relations commerciales qui pouvaient assurer d'importants profits aux deux partenaires en vue d'un trafic maritime libre et d'une communication terrestre débloquée qui reliait les deux Etats le long de la côte méditerranéenne. Mais avouons que, dans l'état actuel des documents, on est condamné à des considérations d'un caractère tout à fait conjectural.

Après la guerre de Jugurtha, la Tripolitaine passa sous le contrôle romain et la frontière marquée par les Autels des Philènes avait déterminé la portée des influences de la République. En 96, la mort de Ptolémée Apion laissa aux Romains le royaume de Cyrène, conformément au testament d'Evergète II. Enfin l'annexion de l'Egypte en 30 avait pratiquement achevé l'oeuvre de l'unification de l'Afrique septentrionale sous le sceptre romain car la Maurétanie aussi est bientôt devenue un royaume vassal. Mais la période troublée des guerres civiles continuelles annonçant la fin de la République était tout à fait défavorable en Afrique au processus de stabilisation et compromettait sans doute sensiblement des relations commerciales et culturelles réciproques Quest-Est. Les royaumes indigènes de Numidie et du Maurétanie s'étant trouvés à la merci des partis politiques romains, de sanglantes luttes avaient beaucoup aggravé la situation misérable du pays.

Nous possédons un seul exemple d'une expédition militaire qui avait emprunté la route littorale syrtique. Débarqué en Cyrénaïque à la tête des Poméiens, Caton le Jeune prit la voie de terre sur les pas d'Ophellas, commençant à Cyrène sa marche fatale qui l'avait finalement conduit à Utique¹⁹.

Un des éléments essentiels de la stabilisation interne due à la paix

romaine de l'Empire était l'établissement d'un gigantesque réseau routier qui atteignit en Afrique à peu près 20000 km et qui devint un des plus serrés dans le monde antique²⁰. Au siècle des Antonins, le rhéteur Aelius Aristide exaltait le rôle civilisateur des voies publiques en tant que facteur très important d'intégration de l'Orbis Romanus. Dans le secteur oriental de l'Afrique, la Tripolitaine et la province de Cyrénaïque assuraient à l'époque impériale des contacts entre l'Égypte et le Proche-Orient et l'Afrique mineure. Il va de soi que la majeure partie du trafic terrestre se faisait par la grande route longitudinale Est-Ouest du littoral. Malheureusement, nos sources sont presque muettes à cet égard et surtout, ce qui est particulièrement grave, les bornes milliaires. En 14 de notre ère, au début même du règne de Tibère, fut achevée une importante voie militaire partant du camp de la legio III Augusta à Ammaedara par Capsa à Tacapae, un port assez grand au littoral de la Petite Syrte²¹. Le fait mérite l'attention car la ville de Tacapae se trouvait sur la voie littorale qui conduisait vers la Tripolitaine. Or dans la région tacapitaine deux milliaires à peine ont été retrouvés sur le secteur de la grande route reliant Tacapae à Lepcis Magna²². En 1881, Th. Mommsen avait constaté dans le chapitre respectif du tome VIII du C. I. L.: Neque Tripolitana provincia nec Mauretania Tingitana lapides miliarios adhuc ullos dederunt²³. Depuis, ce n'étaient que les fouilles italiennes d'avant et les fouilles anglaises d'après la Seconde Guerre mondiale qui ont contribué à une meilleure connaissance du système routier tripolitain, mais l'intérêt majeur des chercheurs s'est porté sur les voies stratégiques de pénétration qui aboutissaient à la zone fortifiée du limes²⁴. En définitive, sept milliaires seulement ont été relevés sur la voie littorale le long de son secteur Gigthis-Sabratha²⁵, rien pour son parcours à l'ouest et à l'est de Lepcis Magna. Dans l'état actuel misérable de nos connaissances, il est impossible d'établir la date où la grande artère Est-Ouest a été jalonnée de bornes en Tripolitaine. Mais on pourrait supposer que cela puisse être mis en relation avec la construction de la voie militaire Ammaedara-Tacapae sous Tibère et avec l'action de bornage des routes du Sud - Tunisien affectuée après la révolte de Tacfarinas. Dans la mesure où la paix impériale commençait à se consolider en Afrique, croissait l'importance économique de cette communication longitudinale favorisant considé-

rament les contacts commerciaux avec les pays de l'Orient. D'après un texte de Strabon, c'était justement sous les règnes d'Auguste et de Tibère que la grande navigation de haute mer vers l'Inde s'est accrue à la faveur des moussons²⁶.

Il est logique de conjecturer que le trafic sur la route nord-africaine qui longeait la côte jusqu'à Alexandrie eût considérablement bénéficié de ce regain des relations maritimes entre l'Égypte romaine et l'Inde. Malheureusement, nos sources ne donnent rien de positif à cet égard avant l'époque des Antonins. Autant qu'il semble, jusqu'au règne de Domitien la communication terrestre vers Alexandrie était peut praticable à l'Est de Lepcis Magna à cause de l'insécurité due aux incursions des nomades Nasamons qui ravageaient les côtes orientales et méridionales de la Grande Syrte. En 86, ils ont été battus et refoulés vers le sud par les forces de Suellius Flaccus, légat de Numidie. Selon toute probabilité, la conséquence immédiate de ce succès romain était la délimitation par le même légat, en 87, du territoire des tribus voisines, les Muduciuvii et Zamúcii, dans la région de Macomades (Sirte). Le fait est connu grâce à une inscription commémorant des actions respectives de bornage (termini positi), témoignage épigraphique unique de la présence romaine au fond de la Grande Syrte avant le II^e siècle de notre ère²⁷.

Il se peut que la pacification des Nasamons ait contribué à une normalisation du trafic sur la voie côtière. En plus, la sécurité rétablie avait dû favoriser les relations commerciales qui se concentraient dans des bourgades et stations routières parsemées çà et là entre Lepcis et les Autels des Philènes sur la bande étroite du rivage entourée des zones desséchées. Dès l'ancienne époque punique, la navigation de cabotage effectuée le long de la côte syrtique profitait de ces escales. Mais en tout état de cause, la plupart des agglomérations en question ne nous sont connues que dès l'époque sévérienne grâce aux données contenues dans la Table de Peutinger et dans l'itinéraire d'Antonin. La remarquable condensation des toponymes transmis par ces cartes routières fait la preuve d'une notable animation du trafic vers la fin du II^e siècle²⁸.

Ainsi les cartes routières nous font-elles connaître deux minicipes situés sur la voie littorale au sud-est de Lepcis Magna, à savoir Tubactis Mu-

nicipium et Digdida Municipium Selorum²⁹. Sans doute devaient-ils leur importance au commerce de transit dont leur population tirait de grands profits. Un exemple bien instructif en est fourni par un témoignage tardif d'El-Bekri d'après lequel les habitants d'une ville arabe voisine de la station antique routière de Scina - Locus Iudaeorum Augusti située sur le littoral de la Grande Syrte s'enrichissaient énormément mais pas toujours honnêtement grâce à la vente de leurs marchandises aux trafiquants étrangers. La bourgade même dite Locus Iudaeorum Augusti dont la Table de Peutinger fait mention serait une colonie juive implantée par un des empereurs romains sur l'importante route commerciale³⁰.

Mais, on l'a dit, la grande majorité des toponymes tripolitains en question ne nous ont été transmis que par des cartes routières assez tardives; on n'en trouve aucune trace dans des textes épigraphiques. C'est pourquoi le secteur oriental de la Syrtis Maior est absent des cartes annexes du C. I. L.³¹. Les éditeurs des I. R. T. se sont bornés à constater que le pays inhospitalier des Sirtica très pauvre en ruines antiques et dépourvu des centres urbains développés n'avait été exploré que très superficiellement par des chercheurs modernes³².

C'était ainsi que le secteur très important de la grande artère longitudinale nord-africaine qui suivait la côte assurant le passage à la province de Cyrénaïque avait été condamné à l'oubli. Par extension, cela concerne la magistrale reliant Alexandrie à Carthage et en général le Proche-Orient à l'Afrique Mineure. D'ailleurs, dans un certain sens, les Anciens mêmes sont coupables de cet oubli. De principaux courants de l'expansion romaine politique et culturelle se sont portés en Afrique du Nord vers l'Ouest tandis que la Tripolitaine, malgré l'importance de ses trois colonies, semble être restée quasi à l'écart des grands mouvements historiques. Ainsi les parages orientaux tripolitains n'attiraient-ils que rarement l'attention des auteurs anciens. A en croire le fameux rhéteur africain Apulée de Madaure, la communication côtière Ouest-Est dut être assez fréquentée au II^e siècle car lui-même s'est proposé d'aller à Alexandrie³³. Apparemment ses péripéties personnelles intimes l'ont empêché d'effectuer ce lointain voyage, mais le passage en question de son "Apologie" prouve de toute façon qu'à l'époque d'Antonin le Pieux les touristes aussi ont pu se déplacer librement le long de la prin-

cipale route du littoral parmi d'autres catégories des voyageurs notamment les commerçants et les ouvriers qui se mettaient en route en quête de travail. Un siècle plus tard, Cyprien évêque de Carthage s'est plaint du faste ostentatoire dont faisait montre l'aristocratie municipale africaine fière de ses richesses³⁴. P. Salama a vu juste: il s'agit là d'une allusion aux articles de luxe de provenance orientale. Grâce au commerce extérieur qui s'effectuait en partie par Alexandrie sur la voie de terre, la haute société citadine recevait des bijoux, des textiles précieux et des aromates d'Orient très recherchés³⁵. On sait d'ailleurs que les souverains du Haut-Empire s'efforçaient à freiner ces coûteuses importations qui drainaient d'énormes sommes en or vers l'Orient³⁶.

L'Afrique romaine, un des plus romanisés pays de l'Orbis Romanus, subissait des influences assez fortes de la civilisation gréco-orientale aussi bien dans sa culture matérielle que dans de divers domaines de la vie intellectuelle. Ce phénomène culturel ayant été étudié à fond par de nombreux savants modernes, depuis W. Thieling³⁷, bien des questions restent néanmoins controversables en ce qui concerne les rapports entre l'hellénisme et la civilisation romaine qui avait finalement conquis l'Afrique Mineure. Dans ces pages, nous ne pouvons que brièvement signaler quelques points d'une certaine importance pour le problème des relations directes entre l'Afrique et l'Orient. Or l'archéologie nord-africaine avait enregistré une grande quantité d'objets d'art et de produits d'industrie de provenance apparemment gréco-orientale fabriqués en masse à l'époque de l'Empire. Mais là, des difficultés méthodiques d'interprétation surgissent.

Prenons pour exemple des vases en argile à inscription grecque. Produits d'origine hellénistique, ces objets de prix assez renommés grâce à leurs qualités ont été importés dès l'époque punique en Afrique, comme en témoignent de nombreuses trouvailles survenues surtout à Carthage³⁸. Mais il pouvait s'agir également de fabrications dues aux artisans grecs qui se sont installés dans les villes africaines ou bien tout simplement d'imitations locales à la mode grecque s'imposant de plus en plus à la culture matérielle des habitants. Quoiqu'il en soit, même des vases fabriqués dans les ateliers céramiques africaines trahissent souvent des influences étrangères d'une façon directe ou indirecte. La même observation concerne des amulettes en

pierre d'origine apparemment égyptienne très populaires dans la société africaine jusqu'à l'époque impériale. Là encore, le dilemme est difficile à trancher: importations étrangères ou production locale habile?

Il est notoire que des traditions égyptiennes se sont marquées fortement dans le domaine des croyances. Indirectement, elles s'exprimaient p. ex. dans les exécrations des tablettes d'envoûtement gravées sur des lamelles de plomb. A en juger d'après les trouvailles africaines, un centre important local de production de ces objets était Hadrumète, l'ancienne colonie punique et capitale de Byzacène ³⁹.

Toutefois, même tenant compte du fait qu'une certaine quantité de produits en question consistait dans des importations étrangères ⁴⁰; il est difficile d'établir comment ils parvenaient en Afrique. Une partie considérable en semble avoir été amenée par la voie maritime dans les ports africains, dont surtout Carthage et Hadrumète, qui servaient de débouchés vers l'intérieur du pays. Ce trafic s'est trouvé pour une large part entre les mains des commerçants orientaux qui en tiraient d'énormes bénéfices. Bon nombre s'installaient à demeure dans les villes africaines du littoral pour former des colonies de trafiquants qui entretenaient de régulières relations avec les pays de l'Orient ⁴¹. A son tour, les importations des Orientaux contribuaient directement aux progrès de la culture hellénistique en Afrique Mineure. Se mêlant aux commerçants, de nombreux artisans, ouvriers habiles, architectes, affluaient de l'Orient grec. Des vestiges durables de leur activité se sont manifestés dans l'art monumental africain. A travers les siècles, depuis la construction du célèbre mausolée de Thugga qui remontait à l'époque de Micipsa, jusqu'à l'époque sévérienne avec son éclat d'édifices publics, les influences hellénistiques et orientales se faisaient sentir dans l'art décoratif des bâtiments constituant la parure monumentale des villes africaines ⁴².

Dans une certaine mesure, l'empreinte des apports gréco-orientaux à la civilisation nord-africaine s'est révélée dans le matériel onomastique. Des centaines d'épithètes retrouvées dans les sites africains et comportant des noms grecs ou gréco-orientaux semblent en témoigner ⁴³. Mais s'agissant là d'une coutume quasi générale dans l'Empire romain confirmée par les documents africains, les noms seuls ne donnent rien de spécifique pour résoudre le problème à moins d'admettre que les textes épigraphiques contiennent

des informations additionnelles sur l'origine et les relations sociales des morts ⁴⁴.

A cet égard, des textes rédigés en grec, disséminés à travers bon nombre des villes d'Afrique, s'avèrent particulièrement instructifs. Tenons nous en à Lepcis Magna, capitale de Tripolitaine, région d'une importance toute singulière déjà mainte fois évoquée dans ces pages. Peut-être, n'est-ce pas par hasard que le sol de cette ville sise sur la route conduisant vers Cyrène et soumise directement aux influences de la civilisation hellénistique avait fourni un lot assez considérable d'inscriptions grecques datant pour la plupart de époque impériale ⁴⁵. Il est vrai qu'il s'agit là principalement, sauf quelques dédicaces aux dieux, des simples épithètes dont bon nombre sont mutilées et fragmentaires. Les textes de la sorte ne nous font connaître que rarement des métiers ou des professions des personnages en question ⁴⁶. Cependant dans la métropole tripolitaine et dans un port dont le rôle ne cessait de s'accroître sous l'Empire, on songerait à une colonie grecque active de commerçants et d'artisans établis à un noeud important du trafic. Leurs relations avec l'Orient et plus particulièrement avec l'Egypte semblent avoir été assez étroites ⁴⁷.

Dans la littérature moderne, on a beaucoup insisté sur une orientation générale prédominante Sud - Nord du commerce africain qui se faisait surtout, conformément aux conditions naturelles géographiques et en raison des facteurs économiques qui en résultaient dans le sens des méridiens ⁴⁸. A Lepcis, il était question d'un commerce actif avec l'hinterland agricole abondant en huile, mais principalement du trafic caravanier qui, à travers le Fezzan, reliait la ville à l'Afrique Noire. Ce commerce transsaharien fournissait le marché de Lepcis en esclaves noirs, en bêtes libyques fameuses et ne ivoire, faisant la fortune de la patrie africaine de Septime Sévère ⁴⁹.

Mais on n'a pas suffisamment pris considération que le trafic s'effectuant le long de la voie littorale avait pu constituer une source additionnelle non négligeable de la richesse notoire lepcitaine. La colonie avait dû profiter largement du passage des trafiquants et des touristes qui se rendaient en Egypte. C'était peut-être cet état de cause qui avait fait apparaître, sur la Table de Peutinger, de nombreuses stations routières situées entre Lepcis Magna et les Autels des Philènes. Des villes et des comptoirs du littoral bé-

néficiaient du même courant économique qui avait pour sa part contribué à l'apogée de la métropole tripolitaine sous les Sévères.

Selon toute probabilité, le trafic assez intensif s'est maintenu sur la grande artère longitudinale jusqu'à la moitié du IV^e siècle au moins. Une des inscriptions honorifiques de Lepcis retrouvée sur le Forum Severianum nous a transmis le nom d'un certain Aurelius Sempronius, Serenus "signo" Durpius, chevalier romain et principalis Alexandriae qui, ayant bien mérité de la colonie tripolitaine, avait été distingué par le décurionat honoraire de la ville⁵⁰. Donc nous avons affaire à un éminent citoyen d'Alexandrie, membre du comité exécutif de la curie alexandrine, qui s'est transféré à Lepcis dans des conditions qui nous restent inconnues.

Un autre événement, se rapportant à l'époque tétrarchique, semble témoigner des contacts entre les deux mondes africains, celui de langue grecque et l'autre de langue latine. Relatant la révolte de Domitius Alexandre, vicaire d'Afrique, contre Maxence, Zosime a mentionné la tentative des soldats de l'armée d'Afrique de s'enfuir à Alexandrie. Face aux forces adverses prépondérantes qui leur ont barré le chemin, ils se sont retirés - nous dit-on - en toute hâte par la voie maritime à Carthage⁵¹. Cette information fort incertaine transmise par l'auteur grec tardif constitue néanmoins un reflet des relations encore régulières au début du IV^e siècle entre l'Afrique du Nord occidentale et orientale⁵².

Là, malheureusement, s'arrêtent nos renseignements tirés de sources anciennes. Dès 355, comme il semble, les nomades Austuriens ont forcé à maintes reprises le limes Tripolitanus et saccagé la province⁵³. Le territoire de Lepcis a été envahi et la ville même menacée. C'était probablement à cette époque que la colonie de Sabratha succomba et fut détruite par les barbares. Dès lors, les contacts entre l'Afrique Mineure et la Cyrénaïque ont été pratiquement coupés et les parages orientaux de la Tripolitaine tombèrent irrémédiablement en oubli. Très maigres sont des informations concernant les époques vandale et byzantine. Ce n'est que Procope qui nous apprend qu'on mettait (au VI^e siècle) trois mois pour aller par terre des Autels des Philènes à Cadix⁵⁴.

Ainsi a-t-on pu observer, à travers les faits historiques rapidement évoqués dans cet aperçu forcément sommaire, combien fragmentaires et fortui-

tes sont les informations contenues dans les sources anciennes en ce qui concerne les liens unissant l'Afrique du Nord romaine au Proche-Orient. Et pourtant ces liens ont dû être assez étroits dans l'histoire et dans la civilisation nord-africains grâce à la communication côtière longitudinale qui constituait une jonction matérielle entre l'Ouest et l'Est méditerranéen africain. Le problème mériterait d'être étudié à fond d'une façon complexe et exhaustive à la base de toutes les sources disponibles écrites et archéologiques. J. Desanges a souligné avec vigueur, dans son livre récent sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique, que le temps est mûr pour "rompre les barrières bibliographiques qui séparent de l'Afrique nilotique et érythréenne les bordures atlantique et saharienne de l'île de l'Occident (Djezira el-Maghreb)"⁵⁵. Pour nous tenir au secteur nord-africain, sur lequel porte notre attention, la même rupture pèse, dirait-on, fatalement sur des recherches modernes au sujet des contacts politiques, économiques et culturels rapprochant Carthage d'Alexandrie. C'est, apparemment, comme si la mort des deux frères Philènes tenue par les Grecs, si l'on suit l'ancienne légende, pour suffisamment expiatoire, continue à scinder toujours le territoire jadis disputé et séparant ensuite l'Afrique romaine du domaine culturel hellénistique, à l'emplacement qui paraît ainsi demeurer jusqu'à nous une frontière perpétuelle et difficilement franchissable entre les deux mondes quasi hostiles.

Notes

¹ Salluste, Jug., 79.

² Le Périple de Scylax, § 109; Polybe, III, 39, 2; cf. S. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, I, Paris 1913, p. 451 sq.

³ Aug., Serm., 46, 41 (Corpus Christ. Ser. Lat., vol. 41): Ubi sit Cyrene, forte nescis: ... Pentapolis est, contigua est Africae, ad Orientem magis pertinet... Libya enim duobus modis dicitur, vel ista quae proprie Africa est, vel illa Orientis pars, quae contigua est Africae, et omnino colimitanea.

⁴ Table de Peutinger, segm. VIII, 1.

⁵ Notons cependant une certaine modernisation dans la définition même courante chez les savants: grand magistrale africaine allant d'Alexandrie à Tanger. Dans l'Antiquité, il ne s'agissait en fait que de plusieurs routes côtières de qualité fort inégale composant cette importante communication longitudinale. Parmi les voies romaines nord-africaines allant dans le sens Est-Ouest était primordiale l'artère reliant entre elles les capitales de province: Carthage - Cirta - Sitifis - Césarée de Maurétanie.

⁶ En revanche, sont assez nombreuses les informations sur les contacts entre l'Afrique méditerranéenne et l'Afrique Noire. En dernier lieu, J. Desanges avait élaboré ce problème dans sa magistrale monographie, Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique, Paris 1979.

⁷ Hérodote, V, 41-42.

⁸ Strabon, XVII, 3, 20.

⁹ Diodore, XX, 38-44.

¹⁰ Desanges, op. cit., Chap. VII: La Libye dans le Périple du Pseudo-Scylax, p. 87-120 et Appendice, IV, p. 405-415; Le travail de T. Gostyński, La Libye antique et ses relations avec l'Égypte, "Bulletin I. F. A. N." 38, 3 (1975), p. 473-588, ne nous a pas été accessible.

¹¹ Voir T. Kotula, L'affaire des Emporia: problème d'histoire et de chronologie (Tite-Live, XXXIV, 62; Polybe, XXXI, 21), "Africana Bulletin" 20 (1974), p. 47-61. Dans notre article nous avons opté pour hypothèse selon laquelle les Emporia étaient situés dans la région côtière de la Petite Syrte. Mais la question reste ouverte et bien des savants préférèrent les placer sur le littoral tripolitain avec la ville de Leptis Magna; voir J. Desanges, "B. A. A. A." X, (1973-1974), n° 68, p. 11.

¹² Tite-Live, XXXIV, 62. Toutefois, d'après Polybe, XXXI, 21, dont la chronologie est tenue généralement pour sûre, les événements en question se situeraient dans les années soixante du II^e siècle.

¹³ Sur Aphther, voir en dernier lieu T. Kotula, Masynissa, Warszawa 1976, p. 107-112.

¹⁴ Appien, Lib. 106.

¹⁵ Kotula, Masynissa, p. 119.

¹⁶ F. Jacoby, F. H. G., II, Berlin 1929, 234 F 7 (p. 985).

¹⁷ Nous avons traité la visite royale de Ptolémée VIII chez Massinissa dans un article à paraître dans les Acta Universitatis Wratislaviensis, série "Antiquitas", IX, dont nous résumons ici quelques conclusions (T. Kotula, Antyczna konferencja "na szczycie". Zapoznany aspekt dziejów Numidii i hellenistycznego Egiptu).

¹⁸ Dans l'article cité plus haut, analysant la situation politique dans laquelle se trouvaient les deux royaumes vers 160, nous avons opté, à titre d'hypothèse, pour les années 160-155 avant n. è. comme une période approximative où l'on peut placer l'entrevue de Cirta.

¹⁹ De Cyrène à Leptis Magna, le trajet terrestre de l'armée de Caton effectué dans de pénibles conditions géographiques, aurait duré selon P. Romanelli deux mois (P. Romanelli, Storia delle province romane dell'Africa, Roma 1959, p. 118); selon S. Gsell, on arriva à Leptis au bout de trente jours (Gsell, op. cit., t. VIII, p. 31 suiv.).

²⁰ Voir G.-Ch. Picard, La civilisation de l'Afrique romaine, Paris 1959, p. 90 suiv.

²¹ P. Salama, Les voies romaines de l'Afrique du Nord, Paris 1951, p. 24 suiv.

²² C. I. L., VIII, 10016 (97); 10017 (272 ou 274).

²³ C. I. L., VIII, p. 859.

²⁴ S. Aurigemma, Pietre miliari Tripolitaine, "Rivista della Tripolitania" II (1925), p. 1-21; 135-150. R. Goodchild, The Roman Roads and Milestones of Tripolitania, Tripoli 1948.

²⁵ I. R. T., 923-929; toutes les bornes datent du III^e siècle.

²⁶ Strabon, XVII, 1, 13; sur l'importance de ce fait consulter en dernier lieu J. Desanges, op. cit., p. 316 sq.

²⁷ I. R. T., 854; cf. Romanelli, op. cit., p. 301 suiv.

²⁸ Mais soulignons avec K. Miller de graves divergences parmi les données fournies par la Table de Peutinger et par l'Itinéraire d'Antonin. Elles sont particulièrement sensibles en Tripolitaine, ce qui se rapporte aussi bien aux toponymes qu'au tracé même des routes (K. Miller, Itineraria Romana, Stuttgart 1916, p. 869, 883, 891).

²⁹ Somme toute, trois colonies et cinq municipes sont attestés dans les Itinéraires en Tripolitaine (colonies: Leptis Magna, Oea, Sabratha; municipes: Digidia, Tubactis, Pisisda, Zita, Gighis).

³⁰ Sur le passage d'El-Bekri, voir Miller, op. cit., p. 892 sq. (Scina Locus Iudaeorum Augusti); cf. P. Monceaux, Les colonies juives dans l'Afrique romaine, "Revue des Études juives" XLIV (1902), p. 1-28.

³¹ Dans son ouvrage consacré aux voies romaines d'Afrique, P. Salama avait renoncé à s'occuper de la Tripolitaine à cause du "manque de place" (Salama, op. cit., p. 13).

³² I. R. T., p. 200, dans la préface au chap. V: The Sirtica.

³³ Apulée, Apol. 72.

³⁴ Cyprien, De lapsis, 30.

³⁵ Salama, op. cit., p. 46.

³⁶ Tacite, Ann., III 53; Pline l'Ancien, N. H., VI, 101; XII, 84.

³⁷ W. Thieling, Der Hellenismus in Kleinafrika, Leipzig 1911.

³⁸ Thieling, op. cit., p. 24, cf. 195.

³⁹ A. Audollent, Defixionum tabellae, Paris 1904, p. 264-271, 296, 304.

⁴⁰ Mais c'était justement au cours de l'époque du Haut Empire que l'Afrique avait vu disparaître de plus en plus les importations de céramique étrangère au profit des fabrications locales; voir Charles-Picard, op. cit., p. 79.

⁴¹ Charles-Picard, op. cit., p. 83 sq.

⁴² Voir p. ex. I. R. T., 264, Lepcis Magna, où l'on voit apparaître, dans une inscription bilingue gréco-latine (dont le texte latin est fortement influencé par le vocabulaire grec), un certain Asclepiades, Ascle[piadis fili]us, marmorari[us] Nicomed[ia]. Avouons cependant que les savants modernes ont quelque peu surestimé ces influences étrangères sur l'art de l'Afrique romaine, comme l'a démontré G. Charles-Picard à l'exemple de l'arc tétrapyle des Sévères qui, malgré de certains éléments extérieurs orientaux, est essentiellement un monument typiquement africain (Charles-Picard, op. cit., p. 335 suiv.).

⁴³ Consulter p. ex. de longues listes dressées par W. Thieling, op. cit., p. 97-149, et son introduction au Chap. VI, p. 78-96.

⁴⁴ Voir des remarques pertinentes de W. Thieling, op. cit., p. 88 suiv.: Der Zug von Fremden aus Griechenland und dem Orient nach Kleinafrika, d'après les témoignages épigraphiques. Mais le savant allemand semble avoir été trop catégorique sur l'origine orientale des nombreux personnages en question dont on ne connaît souvent que des noms grecs.

⁴⁵ Leur nombre s'est sensiblement accru grâce aux récents textes épigraphiques. Ils ont été réunis dans les I. R. T., sous les nos: 264 1, 265, 275, 282, 293, 310, 310 a-313, 481, 654, 655, 690, 719, 723, 749, 764, 798-807 (marques de maçons), 823-825, 827, 829-832; 842 (37 textes au total).

⁴⁶ Parmi les textes lepcitains en question notons: I. R. T., 654, inscription trilingue latino-gréco-neopunique mentionnant un certain Boncar Mecra-si Clodius medicus, médecin qui avait conservé son nom punique de Boncar (Bonchar dans la version grecque) suivi du gentile latin; cf. ibid., 655, sa mère Byrhyth, Balsilechis f(ilia); 265 dédicace à Asclepius offerte par un grand prêtre de ce dieu. Plusieurs textes comportant des marques de maçons témoignent de l'activité artisanale des Grecs installés à Lepcis; ibid., 798-807.

⁴⁷ I. R. T., 690, épitaphe métrique d'une femme grecque qui est dite avoir été aimée par tous les Alexandrins et par les Africains; ibid., 310-313, dédicaces à Sarapis lui offertes par les porteurs des surnoms grecs précédés dans deux cas par le gentile d'Aurelius. Sur l'existence présumée d'une colonie grecque à Lepcis, cf. également M. F. Squarciapino, Leptis Magna, Basel 1966, p. 48.

⁴⁸ Voir p. ex. Salama, op. cit., p. 41 suiv.

⁴⁹ R. M. Haywood, Roman Africa [dans:] Economic Survey of Ancient Rome, ed. by T. Frank, t. IV, New Jersey 1959, p. 62; Squarciapino, op. cit., p. 50 sq.; Charles-Picard, op. cit., p. 95 sq.

⁵⁰ I. R. T., 559, sur une base de statue. D'après sa graphie, le texte daterait du IV^e siècle, mais le titre d'equus Romanus permet de préciser davantage. C'était probablement dans le premier quart du IV^e siècle qu'une statue avait été érigée à Lepcis en l'honneur du notable alexandrien.

⁵¹ Zosime, II, 12, 1 (éd. L. Mendelssohn).

⁵² Cf. T. Kotula, En marge de l'usurpation africaine de L. Domitius Alexander, "Klio, Beiträge zur Alten Geschichte" 40, 1962, p. 165 sq.

⁵³ Se basant sur les titres de Fl. Archontius Nilus, gouverneur de Tripolitaine entre 355 et 360, v(ir) p(erfectissimus), comes et praeses provinciae Tripolitanae, A. Chastagnol pense que "pour des raisons qui nous échappent, mais qui doivent être liées à l'agitation des Austuriani entre 355 et 360, le limes de Tripolitaine a été enlevé provisoirement au comes Africae" (A. Chastagnol, Les gouverneurs de Byzacène et de Tripolitaine, "Antiquités Africaines" 1, 1967, Tripolitaine, n° 7, p. 126 sq.).

⁵⁴ B. Vand., I, 1, 14.

⁵⁵ Desanges, op. cit., dans l'introduction, p. XVII.

Note additionnelle:

Lors d'une conférence faite par l'auteur sur le sujet en question à l'Université de Paris (I), la majorité des discutants étaient d'avis que, malgré l'existence indéniable d'une route romaine côtière reliant à l'époque impériale Alexandrie à Carthage, le trafic s'effectuait de préférence par mer étant donné de sérieuses difficultés du trajet terrestre (surtout dans le secteur du littoral de la Grande Syrte). On peut encore invoquer, en faveur de cette opinion, un passage de la Vita Fulgentii (XII, 23, Migne, P. L., 65) relatif aux événements du premier quart du VI^e siècle: ... veniens (sc. Fulgentius) ad ipsius moenia civitatis (Carthaginis). ... navim conscendit, Alexandriam petiturus. Néanmoins il faut constater que la voie du littoral continuait à être praticable à l'époque arabe (témoignages littéraires à propos des pèlerinages à Mecque) et que c'était toujours le long de cette artère si importante que de successives vagues des envahisseurs arabes avançaient vers le Maghreb.